

Les pionniers de l'or noir du Pechelbronn

**(6) MARIE-ANNE CHARLOTTE LE BEL
(1765-1848)**

CHAPITRE II

Claude, le fils artilleur

Claude Mabru (1778 – 1870), le fils aîné de Marie-Anne Charlotte Le Bel, fut constamment en contact avec le Pechelbronn, bien qu'il suivit la carrière militaire. Ainsi, quand il débute au bataillon de l'école militaire de Strasbourg, les Le Bel lui offrent un pistolet. Quand, en 1805, il marche du camp de Boulogne en Autriche, il ne manque pas de faire étape au Pechelbronn, « *où il est toujours accueilli avec affection dans la grande maison familiale* », dont la construction s'achevait. Il y réapparaît début 1808, à l'occasion d'un nouveau congé. Son oncle Marie Joseph Achille Le Bel le charge alors de remettre un mémoire au Conseil des mines de Paris. Le voici, au retour de sa captivité en Russie, puis de nouveau en 1818, lorsqu'il revient en garnison à Strasbourg. Le 8 janvier 1820, Marie Joseph Achille accepte d'être le parrain de sa fille Léontine. Au total, Claude aura donc séjourné sept ou huit fois au Pechelbronn. Au lendemain du bombardement du 3 août 1944 l'une de ses lettres fut même retrouvée dans les décombres.

Claude Mabru, l'aîné de Marie-Anne Charlotte Le Bel, était né à Clermont-Ferrand le 31 mars 1778, tout juste neuf mois après le mariage de ses parents. Il eut pour parrain son propre grand-père, Claude Mabru, et pour marraine sa grand-mère maternelle, Anne Catherine de Saint-Roman(d), épouse d'Antoine Le Bel, qui pour lors habitait encore à Paris, rue Vivienne, paroisse St-Eustache.

De grande taille (1,84 m), Claude se destina à l'armée. Il réussit à convaincre ses parents de pouvoir s'installer dans la capitale. Là, il put suivre de près les grands événements et s'enflamma pour les exploits de Bonaparte. Après un dernier été en Auvergne et un premier séjour au Pechelbronn, il s'engage le 1^{er} frimaire an VII (21 novembre 1798) dans le 20^e régiment de cavalerie de l'armée du Rhin.

Mais bientôt il comprend qu'il s'est trompé d'arme. Il demande à entrer à l'École Polytechnique, qu'il intègre le 12 janvier 1799. Pour suivre son enseignement, il loge à nouveau dans la maison de sa marraine à Paris. Puis, le 11 juin 1799, à la sortie de Polytechnique, il est incorporé au bataillon de l'école d'artillerie de Strasbourg. Son pistolet lui est alors offert par les Le Bel ; et sa giberne, par des amis de la famille, les Monestier, de Clermont-Ferrand. Il participe à la campagne d'Italie (bataille de Marengo, siège de Mantoue...), avant d'être transféré en décembre 1800 à la 16^e compagnie du 5^e régiment d'artillerie à pied dans l'armée du Rhin, comme lieutenant en second.

Toujours le bienvenu au Pechelbronn

Au décès de son père, le 30 octobre 1801, il devient à 24 ans dépositaire des biens de la famille, dont la propriété de Romagnat, au sud de Clermont-Ferrand, mais à charge pour lui de dédommager équitablement ses deux frères Auguste et Paul, alors âgé de vingt-deux et de huit ans respectivement.

Le 26 avril 1803, Claude est enfin nommé lieutenant en premier et envoyé dans la Garde à pied au camp de Boulogne-sur-Mer. Il y resta jusqu'à fin août 1805, date à laquelle Napoléon envoie toute son armée sur le Danube pour écraser l'Autriche par surprise. A nouveau, Claude en profite pour s'arrêter au Pechelbronn, « *où il est toujours accueilli avec affection dans la grande maison familiale* », dont la construction venait d'être achevée. La guerre l'entraîne ensuite jusqu'en Pologne. Le 4 octobre 1806, il est nommé capitaine en second au 5^e régiment d'artillerie à cheval. Le 2 juillet 1807, à Tilsitt, le général d'artillerie Pernety obtient de l'avoir auprès de lui comme aide de camp dans la vieille Garde, ce qui lui procurera bientôt le grade de capitaine commandant (1).

En janvier 1808, à l'occasion d'un congé, il fait à nouveau étape en Alsace. Avant de regagner l'Auvergne, il fait un crochet par Paris, où Marie Joseph Achille Le Bel le charge d'une commission auprès de M. Lefèbvre, conseiller des mines. Le 13 mars 1808, Marie Joseph Achille écrit donc à ce même Lefèbvre pour le remercier « *du bon accueil* » qu'il venait de réserver à son neveu et lui faire part de remarques complémentaires sur sa querelle avec Rosentritt au sujet de la mine d'asphalte de Lobsann, dont la concession entamerait sa propre concession du Pechelbronn (2).

Avec la Garde impériale, Claude Mabru participe ensuite à la guerre d'Espagne. En août 1809, il repasse au Pechelbronn. Joseph Achille Le Bel le charge alors de porter à MM. les conseillers des mines à Paris sa demande de concession pour la houillère de Lobsann, bien que celle-ci ait été réservée par l'administration des salines de l'Est à l'affouage de la saline de Soultz (2). Mais cette nouvelle manœuvre anti-Rosentritt n'aboutira pas.

La campagne de Russie

Puis Claude est entraîné dans la campagne de Russie. Le 29 mai 1812, il adresse ainsi de Kriezlice (Pologne) une lettre à son oncle Marie Joseph Achille Le Bel, qu'il qualifie curieusement de « *mon cher ami* » et qui résidait alors chez sa belle-mère, Mme Kraüss (sic), négociante à Wissembourg, pour un motif que nous ne nous expliquons pas encore (peut être une maladie de sa femme, née Marie Salomé Krauss).

Claude Mabru, qui était alors capitaine commandant à la 3^e division d'artillerie de la nouvelle Garde impériale, raconte dans cette lettre que depuis son départ du Pechelbronn il était passé par Wurtzbourg, Bayreuth, Dresde, Glogau et Breslau, qu'il dit avoir vu « *quelques instants* ». Le voilà présent sur la route de Thorn, où il pensait être rendu le 4 juin suivant. La veille, l'Empereur devait arriver à Posen et tous attendaient « *de grands événements* » pour le mois de juin suivant (ce sera l'attaque de la Russie par la Grande Armée). Claude Mabru s'inquiète aussi de l'état de santé de la femme de Marie Joseph Achille Le Bel. Il tient enfin à prévenir ce dernier qu'il a acheté cinq louis à Bayreuth « *un excellent violon Stainer* », qui selon lui en valait bien vingt-cinq. Violon, qu'il avait expédié de Bayreuth à un certain Dufour

à Mayence et qui devait arriver au Pechelbronn par la poste, franc de port. Claude Mabru pria donc son oncle de le conserver chez lui, « à l'abri de toute humidité ».

Cette lettre a une étonnante histoire. Au lendemain du bombardement de la raffinerie de Pechelbronn le 3 août 1944 par l'aviation américaine, elle fut sauvée des décombres par Jean Vogt, employé de bureau de la compagnie. Elle ne cessa de fasciner le gendre de ce dernier, Gaston Braxmeyer, du village voisin de Gunstett, puisqu'elle évoquait un itinéraire vers la lointaine Pologne, que lui-même avait été obligé de suivre peu après à 19 ans, comme incorporé de force dans la Wehrmacht, avant de se constituer prisonnier aux Russes. Début 2004, apprenant lors de l'assemblée générale annuelle des Amis du musée du pétrole de Merkwiller-Pechelbronn la parution imminente de l'ouvrage de Liliane Godat-Chanimbaud sur Auguste Mabru, Gaston Braxmeyer put enfin faire le lien avec la signature de son précieux souvenir. Du coup, il fit don de cette lettre au musée du pétrole local, qui par le biais de M. Daniel Rodier nous en donna copie.

A Moscou, Claude Mabru sera nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Vient ensuite l'horrible retraite, qu'il suit dans l'arrière-garde. Sur le champ de bataille, Ney le nomme lieutenant colonel d'artillerie, grade venant s'ajouter au titre de chevalier de l'ordre du mérite militaire de Maximilien Joseph de Bavière, qui lui avait déjà été décerné. Puis il est fait prisonnier sur les bords du Niemen, assommé, mis à nu et dépouillé de tout ce qu'il possédait (dont ses lettres de nomination à la Légion d'Honneur et au grade d'officier), puis interné aux confins de la Sibérie.

Il ne sera libéré qu'au début de la première Restauration. Le 8 août 1814, après avoir traversé toute l'Europe à pied, il atteint enfin l'Alsace. Son frère Auguste, son oncle Marie Joseph Achille Le Bel et toute la famille l'accueillent au domaine du Pechelbronn et lui fournissent argent, monture et vêtements. Claude se dépêche alors de gagner Paris pour mettre sa situation au clair. Il était temps, car les bureaux de la capitale l'avaient déjà enregistré comme mort à Dantzig à la fin de 1812. Et la Chancellerie de la Légion d'honneur n'avait évidemment pas connaissance de sa nomination au grade de chevalier. On promet de le réintégrer, mais au retour de Louis XVIII, c'est finalement sa mise en non activité qui est prononcée le 1^{er} octobre 1814.

Pendant ce temps, son frère Antoine avait décidé de se fixer au Pechelbronn comme directeur des travaux souterrains. Puisqu'il allait s'expatrier de son Auvergne natale, il avait désigné le 27 juin 1814 (sans doute la veille de son départ de Clermont-Ferrand), devant le notaire Delmas, un certain Delaune ainsi que son beau-frère Benoît Monestier pour gérer ses propriétés à sa place pendant tout le temps que durerait son absence. Suite au partage du 22 septembre 1812, ces propriétés étaient constituées de la maison paternelle rue des Petits Gras, à Clermont-Ferrand, avec ses dépendances, ainsi que de deux petits corps de bâtiments, consistant pour leur part en cuvages, granges et greniers au-dessus et en deux corps de logis à l'emplacement de l'ancien cimetière des pères de la Charité, quartier du Taureau, près de la Pyramide à Clermont-Ferrand.

Mais maintenant que Claude était rentré sain et sauf en France, Auguste pouvait lui confier cette gestion en toute tranquillité, en lieu et place des Srs Delaune et Monestier. Il le fit le 14 décembre 1814 par-devant le notaire Taché de Clermont-Ferrand (3). Ce qui laisserait supposer qu'Auguste était revenu entre-temps à Clermont (chercher sa collection de minéralogie ?) et que peut-être même il avait accompagné son frère Claude dans son détour parisien.

Pendant les Cent Jours, le 12 mars 1815, Claude Mabru est nommé à l'état-major de l'artillerie. Il obtient alors le commandement de l'artillerie du 6^e corps d'observation sous les

ordres du général Lecourbe et participe à la défense de Belfort, Huningue, Altkirch, Dannemarie et Valdieu... Mais la Seconde Restauration le nomme à Albi comme commandant de l'artillerie avant de le renvoyer à Strasbourg, où faute de mieux il obtient en 1817 l'Ordre royal et militaire de St-Louis.

Marie Joseph Achille Le Bel, parrain de Léontine

Le 11 mai 1818, à 40 ans, Claude Mabru consent enfin à se marier. Il épouse en la cathédrale de Clermont-Ferrand la fille d'un juge à la cour de cassation, ami de la famille, Marie Anne Clémentine Beaulaton, 19 ans. Sa mère Marie-Anne Charlotte Le Bel assiste au mariage. Claude reprend ensuite son service en Alsace. Fin 1818, il est en garnison à Strasbourg, avec la qualité de membre de la Légion d'honneur. Ce qui permet le 28 octobre 1818 à son épouse d'être la marraine d'Henri Auguste, le fils d'Auguste Mabru, né la veille au Pechelbronn (3).

En avril 1819, Claude Mabru est toujours à Strasbourg, avec le grade de chef de bataillon d'artillerie. A l'occasion d'un nouveau séjour au Pechelbronn, il en profite pour régler, le 19 avril, chez le notaire Funck de Woerth-sur-Sauer, quelque affaire familiale. En tant que mandataire général de son frère Auguste, il donne alors pouvoir à un tiers (dont le nom est laissé en blanc) de poursuivre leurs droits contre les héritiers d'Ignace Dubois de St-Etienne, en communauté le cas échéant avec d'autres créanciers de ces héritiers. Mais le montant des sommes que leur devaient encore ces héritiers n'est pas précisé (4).

Cette procuration n'eut sans doute aucune suite, car Claude Mabru put bientôt revenir à Romagnat, près de Clermont-Ferrand, avec sa jeune et jolie épousée, dont il est assez fier. Il ne peut hélas danser avec elle à cause de ses blessures de guerre. En Russie, en effet, il a eu les pieds gelés et souffre terriblement du genou droit.

Le couple a bientôt une fille, Léontine, née à Romagnat, le 8 janvier 1820. Marie Joseph Achille Le Bel accepte d'en être le parrain et de faire les cadeaux d'usage, mais il demande à Benoît Monestier (l'époux d'Adèle, la sœur de Claude Mabru) de tenir sa place au baptême, qui a lieu à Romagnat le 13 mars 1820. Pour l'occasion, Claude Mabru se remet à porter la particule de son grand-père, en sus de ses titres de chef de bataillon du Corps royal d'artillerie, de Chevalier des Ordres royaux et militaires de St-Louis, de la Légion d'Honneur et de Maximilien-Joseph de Bavière.

Le 14 avril 1821, il est nommé commandant d'artillerie à Blaye (Gironde), avant d'être mis en traitement de disponibilité à Clermont-Ferrand. On le laisse végéter en raison de ses opinions. De son côté, son épouse Clémentine commence à s'ennuyer à Romagnat : il lui installe un appartement à Clermont.

Inquiet pour Auguste

En 1822, Claude se soucie de la santé de son frère Auguste, qui depuis 1812 dirigeait les mines et usines du Pechelbronn. *« Il a des douleurs, qui paraissent l'inquiéter sérieusement. Je ne suis pas du tout content des nouvelles que (Marie Joseph Achille) Le Bel m'en a données. »* Le 22 mai, il poursuit : *« Auguste ne me parle pas du tout de sa santé. Il m'écrit au contraire comme quelqu'un de fort occupé de son entreprise et affaires particulières, qu'il*

paraît suivre fort activement... Je ne sais si je vois clair. Mais je crois démêler au fond de leur arrière-pensée qu'Auguste et Lebel ne peuvent pas exister longtemps ensemble. L'oncle ruine le neveu ou le neveu se ruine chez l'oncle. Il y a beaucoup de l'un et de l'autre. Je désire me tromper, mais je ne le crois pas. J'ai écrit à Auguste et je l'ai fort engagé à venir respirer l'air natal et de prendre les eaux minérales en Auvergne. Je lui ai même fait un calcul de dépenses qui, pour ce voyage, ne dépasse pas ou presque celles qu'il ferait à Baden. Ordinairement, ce remède est souverain... Auguste trouvera dans notre département des eaux minérales salutaires. L'air surtout influera beaucoup sur lui. Il reverra ce pays-ci avec un plaisir extrême. Enfin, les distractions, son retour à une nourriture et à des habitudes premières, son séjour parmi nous, tout cela doit, ce me semble, améliorer sensiblement sa santé ».

Dans une autre lettre, on apprend qu'Auguste lui a envoyé une bouteille de bitume du Pechelbronn, que Claude offrira à son beau-frère Benoît Monestier. Fin septembre, sa femme Clémentine part pour Paris, dont elle ne reviendra plus. Claude se console en gardant auprès de lui la petite Léontine, alors âgée de deux ans, bien qu'il doive la confier aux soins de sa sœur Adèle.

Claude est de nouveau à Paris en juillet 1824. Il retrouve à l'Hôtel de Hollande, rue des Bons Enfants, où ils avaient convenu de loger tous les deux, le Wissembourgeois Charles Westercamp, célibataire, 25 ans, qui est le fils aîné de Henriette Marguerite Krauss, sœur aînée de l'épouse de son frère Auguste Mabru. Charles Westercamp s'était rendu dans la capitale pour obtenir d'être nommé notaire à Wissembourg, à la suite de son père, décédé en octobre 1823. Il avait annoncé son arrivée prochaine à Clermont-Ferrand, mais il dit alors qu'il n'y serait qu'à la fin du mois d'août. « *Achille* » (sans doute Louis Frédéric Achille Le Bel, alors âgé de 17 ans) devait l'y rejoindre à la même époque, mais au départ du Pechelbronn et par la route de Besançon et de Lyon (5). Sans doute Louis Frédéric Achille Le Bel se disposait-il déjà à rallier l'École des mines de St-Etienne, dont il sortira ingénieur diplômé en 1829.

Claude Mabru tient ensuite lui-même une étude de notaire à Clermont-Ferrand jusqu'en 1827. Puis il se met au service de la duchesse d'Orléans Adélaïde, autrement dit la sœur du futur roi des Français Louis-Philippe, qui venait d'acquérir le château voisin de Randan. Il en devient l'homme de confiance pour des missions ponctuelles. Il n'exerce pas de fonction précise et écrit sur du papier à en-tête des Eaux et forêts. Le futur Louis-Philippe le convoque donc bientôt à Paris. Fort de ce nouvel appui, Claude entame des démarches pour obtenir le titre honorifique de lieutenant-colonel.

Anvers, dernier fait d'armes

Quand Louis-Philippe devint roi en 1830, il rappelle Claude Mabru à Paris. Celui-ci vint alors loger, comme à son habitude, à l'Hôtel de Hollande, rue des Bons Enfants, d'autant que cette ruelle est très proche du Palais royal, où résidait le nouveau souverain. C'est dans cette même rue, que les frères de la Rive, banquiers genevois, avaient tenu vers 1760 leur bureau ainsi que leur dépôt de bitume du Pechelbronn. Dans cette même rue mourut également le compositeur Rameau en 1764, à l'âge de 81 ans. Il s'y trouvait enfin, au n° 13, l'Hôtel de Normandie, qui sera le dernier domicile de Gérard de Nerval, de novembre 1854 jusqu'à son suicide par pendaison au matin du 26 janvier 1855 (6). De nos jours, cependant, il ne subsiste,

rue des Bons Enfants, face au nouveau siège du ministère de la Culture, qu'un Hôtel Le Loiret.

Claude Mabru finit ainsi par être réintégré dans l'armée. Le 29 mai 1832, il est nommé commandant de l'artillerie à Boulogne, puis directeur de l'équipage de siège à l'Armée du Nord. En cette qualité, il participe en décembre 1832 au siège d'Anvers, ce qui sera son dernier fait d'armes. Sur les conseils de la duchesse Adélaïde, il avait également fait entrer sa fille Léontine au Pensionnat des Demoiselles de la Légion d'Honneur à Saint-Denis.

Claude obtint sa retraite en août 1838, avec une pension de 2 370 francs, payable à Boulogne-sur-Mer. Il s'installera à Paris, où il meurt le 17 février 1870.

Il aura donc fait étape sept ou huit fois au Pechelbronn, et a laissé une correspondance de 43 lettres, qui un dimanche de janvier 1993 échoua mystérieusement sur un marché aux puces de Périgueux. Une Auvergnate au grand cœur, Liliane Godat-Chanimbaud, en fit l'acquisition, parce que ces lettres « à l'écriture superbe » parlaient « de l'Auvergne, de mon Auvergne, de Romagnat », si proche de son propre village de St-Etienne-sur-Usson. De plus, elle trouva que leur auteur, « *Auvergnat bon teint* », avait toutes les qualités qu'elle aime : « *le courage et la ténacité, l'intelligence, le bon cœur non dénué de sens pratique, l'esprit de décision, l'autorité...* ». Elle se piqua de reconstituer l'énigme de sa vie et en fit un livre des plus attachants : « *Ces Auvergnats oubliés qui firent la France et préparèrent l'Europe : Lieutenant-Colonel d'Artillerie (Chevalier) Claude (de) Mabru* » (7), dont sont évidemment tirés la plupart des éléments de cette notice. ©

Jean-Claude Streicher (janvier 2007)

NOTES :

(1) SHAT, château de Vincennes : dossier personnel Mabru.

(2) AN : F14 8141.

(3) D'après le registre baptismal de Lampertsloch, 1816-1889, renseignement très aimablement communiqué par René Schellmanns, Lampertsloch.

(4) ABR : 7E69.1/40.

(5) D'après une lettre de Claude Mabru à Benoît Monestier du 28 juillet 1824, conservée par Liliane Godat-Chanimbaud.

(6) Pierre Audiat : « *La mort de Gérard de Nerval* », in *Miroir de l'Histoire*, n° 59, décembre 1954, p. 695.

(7) Auto-édition mars 2002, 315 pages, 75 illustrations.



Claude Mabru, jeune officier (Coll. Liliane Godat-Chanimbaud).



Claude Mabru âgé (Coll. Liliane Godat-Chanimbaud).



Léontine Mabru, fille de Claude (Coll. Liliane Godat-Chanimbaud).

Léontine Mabru, fille de Claude (Coll. Liliane Godat-Chanimbaud).